

Du même auteur

Fanny et le mystère de la forêt en deuil, Notabilia, 2020

Sur l'auteur

Rune Christiansen est né en 1963. Il a été poète avant de devenir romancier. Il a remporté de nombreux prix, dont le prix Halldis Moren Vesaas et le prix Brage, deux des prix littéraires norvégiens les plus prestigieux. En 2015, il s'est vu remettre le prix Gyldendal pour l'ensemble de son œuvre. Traducteur du français et érudit passeur de la culture française en Norvège, il a été fait chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres en 2019.

L'AFFAIRE DES LUBIES
DU TEMPS PERDU

Rune Christiansen

L'AFFAIRE DES LUBIES
DU TEMPS PERDU

Roman

Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

NOTAB/LIA

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de NORLA,
Norwegian Literature Abroad.



Titre original : *Saken med den tapte tidens innfall*

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023, pour la traduction française

© Rune Christiansen

First published by Forlaget Oktober AS, 2021

Published in agreement with Oslo Literary Agency

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-811-9

*Puis elle se tourna pour faire
ce qui était attendu d'elle
avant de regagner sa vie réelle.*

Patrick WHITE

LE LIEUTENANT BLEU

C'était à l'époque où les facultés intellectuelles de sa mère commençaient à décliner. Norma le voyait avec une telle clarté. Une mélancolie asymétrique était apparue sur son visage, et elle se repliait sur elle-même, maladroitement, mutique, chaque fois qu'elle ne parvenait à chercher ses mots qu'en balbutiant. Une déchéance lente et modeste. C'est ainsi que sa mère quittait le monde, se quittait elle-même. Mais que tentait-elle de dire, en cet instant, dans la serre, sa bouteille de soda au citron à la main, comme si elle voulait en arroser les plantes vertes ? L'acide carbonique était, paraît-il, bon pour les plantes, pour les radicelles tout enchevêtrées. Elle murmura qu'elle n'était plus en mesure de faire ce que n'importe quel enfant de six ans maîtrisait les yeux fermés. Et puis le mobilier de la maison sentait une encaustique douceâtre qui lui donnait un mal de tête infernal. Elle regarda Norma avec l'un de ses sourires insondables. Mais je suis bien, dit-elle. Norma devait le savoir. Et elle se souvenait du principal. Elle prononça son prénom : Edith.

Elle écouta son prénom. Je ne me suis jamais souciée d'être bien élevée, dit-elle. À présent, je suis sentimentale et fébrile, voire hystérique, en tout cas pas en pleine possession de tous mes moyens. Mais j'aime l'idée que je vais rester ainsi jusqu'à ma disparition.

Et elle avait disparu. Finalement, elle avait fait la traversée vers l'autre côté. Lors d'un instant de lucidité, l'un de ses fugaces instants de lucidité, avant de mourir, elle avait dit qu'approcher de la fin, c'était plonger les orteils dans un étang pour tester la température de l'eau et retirer vivement son pied parce qu'elle était glaciale.

Dans la serre, une lubie, elle avait demandé à Norma de relater, elle avait employé ce mot, relater, n'importe quoi, volontiers du théâtre. Voilà de quoi elle voulait entendre parler. Norma avait-elle un bon rôle en ce moment ? Norma remarqua que sa mère s'astreignait à être présente. La tête avancée, les yeux plissés, elle l'observait comme pour s'assurer que c'était bien sa fille qui se tenait là. Et lorsque Norma indiqua qu'elle était plus que disposée à raconter, l'abattement de sa mère se volatilisa, le chagrin semblait avoir été éteint d'un basculement d'interrupteur, et son regard effrayé s'apaisa. Sa mère voulait-elle entendre parler du lieutenant Bleu ? Elle opina en lui prenant les mains. Mais Norma ne devait pas se corriger, dit-elle. Norma trouva la réflexion singulière, néanmoins elle promit, pour les apparences, de ne pas se corriger. Viens, dit sa mère, allons nous trouver un endroit

ombragé dans la petite forêt de résineux. La forêt de résineux qui n'existait pas. Elles restèrent dans la touffeur de la serre. Norma écarta les cheveux de son visage et puis elle se mit à parler du rôle de Mitsou. L'héroïne de Colette avait vingt-quatre ans, elle-même en affichait trente-six, un compliment en soi, qu'elle avait reçu non sans une certaine ironie. Le metteur en scène l'avait vue en Laitière dans *La Sonate des spectres* de Strindberg, et il s'était renseigné. Sans avoir lu la pièce, elle avait accepté le rôle. Et si l'action de *Mitsou*, qui se déroulait à Paris pendant la Première Guerre mondiale, paraissait d'abord futile et démodée, il ne tardait pas à s'en dégager quelque chose de plus sombre et de plus vulnérable, qui l'avait touchée. Peut-être était-ce lié à son mariage avec Jonathan qui battait de l'aile, toujours est-il qu'à chaque relecture semblait perler un sens plus profond, un élément auquel s'identifier. J'ai été totalement éblouie, dit Norma. Sa mère pouvait-elle le comprendre ? Sa mère hocha la tête. Longtemps. On aurait presque dit un tremblement. Et alors que les répétitions progressaient, raconta Norma, elle avait eu le sentiment de disposer de nouvelles expériences, d'un nouveau savoir. Oui, c'était léger, sans aucun doute. Sa mère savait-elle par exemple que le nom Mitsou n'était ni persan ni poétique, mais un diminutif issu de la fusion des initiales de deux sociétés ? Minoteries Italo-Tarbaïses et Scieries Orléanaises Unifiées. Le récit de Colette avait un côté éthéré, presque surréaliste ; pourtant, lors d'une répétition, au milieu d'un dialogue aérien,

ce qui avait semblé si banal initialement revêtit soudain une dimension marquante. Et sur scène, entourée des autres comédiens, le metteur en scène vibrionnant entre eux, Norma s'était aperçue que l'image des tranchées, de la boue et des barbelés envoilait les salons parisiens, les drapés de velours et les uniformes élégants. C'est lorsque le lieutenant Bleu prit congé que cela lui apparut clairement. Le lieutenant Bleu. Si beau. Il la tenait fermement par les épaules et sa voix était grave et insistante : « Nous autres passants, nous jetons derrière nous, déjà courant, un "au revoir... qui sait ?... peut-être..." ». Sa mère eut un sourire allègre. Quelle joie qu'elle se souvienne de la réplique mot pour mot ! Norma rit. Elle avait été à deux doigts de s'avancer pour l'embrasser, raconta-t-elle.

Soudain, sa mère se frappa le front en fermant les yeux. Elle se pinça la racine du nez entre le pouce et l'index. Norma n'était pas sûre de ce qui s'opérait en elle. Elle lui demanda si tout ce bavardage sur le théâtre et la pièce de Colette avait été trop pour elle. Non, non, répondit sa mère, elle avait juste oublié quelque chose. Au contraire, c'était réjouissant d'écouter Norma. Elle pria sa fille de continuer. Et Norma continua : un peu plus tard, seule en scène, elle lisait une lettre que Mitsou avait écrite au lieutenant, et sa voix s'était fêlée. « Est-ce que c'est bien dangereux une nuit de garde ? » et « Avez-vous besoin de choses inutiles ? », son émotion avait été telle que, pour dissimuler sa gêne, elle s'était détournée et avait bu à grands traits l'eau

d'une bouteille qu'elle avait trouvée par terre, sans savoir le moins du monde si c'était la sienne.

Une fois encore, Norma fut interrompue. Cette fois, sa mère s'était mise à farfouiller dans les jardinières posées sur la vieille table en pin. Il est temps d'en finir, déclara-t-elle. Au même instant, elle renversa un pot, qui piqua droit vers le sol en pierre. Elle se baissa, en une vaine tentative pour recueillir les éclats et la terre dans ses mains. Norma l'aida. Sa mère se redressa, s'excusa, et de nouveau elle se frappa le front. Les meubles de la maison, disait-elle, ils étaient si laids, ils empestaient vraiment l'encaustique. Avec une soif enfantine, elle but le soda au citron dont elle avait voulu arroser les plantes. Norma lui enleva la bouteille qui, elle aussi, semblait bien partie pour échouer par terre.

Où sa mère souhaitait-elle être ? pensait Norma. Quoique le mot « souhaitait » soit sans doute erroné. Tantôt sa mère s'accrochait au monde réel, tantôt c'était le reflet fallacieux de la mémoire qui se mouvait en elle. Norma s'était figuré qu'elle évoluait peut-être dans une lucidité secrète, mais imminente. C'était une pensée à la fois pleine d'espoir et déraisonnable. Selon toute vraisemblance, sa mère était en passe de s'abandonner au bruissement aigu de la mort.

**DEUX MOIS PLUS TARD
ELLE FIT UNE FORT BRÈVE
TRAVERSÉE EN MER**

Que certains jours disparaissent avec une hâte traîtresse, qu'ils n'apportent ni paix ni repos, Norma en avait toujours pris son parti. Depuis ses années d'études, et plus encore depuis son embauche au théâtre, ses journées étaient remplies de mille choses, souvent les horaires de travail ne suffisaient pas et elle devait y consacrer ses soirées, qui se terminaient tard ; rien de tout cela, toutefois, ne lui causait de tracas particulier. Mais au petit déjeuner, qui consistait en un simple café serré, la somnolence la frappa sans prévenir, comme l'angoisse peut s'abattre inopinément sur un voyageur. La situation était assez affligeante. Jonathan et elle s'étaient récemment séparés. Jonathan avait semblé si sûr de la décision, tandis que Norma avait accepté la rupture dans le doute.

Elle se trouvait à présent dans une pension de famille sur la côte. Elle était attablée près de la fenêtre dans la modeste salle de petit déjeuner, sans autre projet que d'attendre le ferry qui devait la mener sur l'île, auprès de son père. Auprès de

Torsten. Elle l'appelait par son prénom. Ils ne s'étaient pas vus depuis l'enterrement de sa mère. Il vivait alors encore en ville, et Norma s'était rendue chez lui avec sa fille, Edith. Edith, prénommée d'après sa grand-mère maternelle. L'appartement de Torsten était plein de convives. Aucune occasion de parler ne s'était présentée. Depuis, ils n'avaient pas eu de contacts, à l'exception d'une ou deux conversations téléphoniques, portant essentiellement sur des questions pratiques. Après son récent départ en retraite de l'université, Torsten avait fait de la maison de vacances héritée naguère de ses parents sa résidence principale. Et quelques semaines plus tôt, il avait enfin vendu son appartement. Norma n'y était pas allée depuis la fin de son adolescence. Non qu'elle n'aimât pas l'endroit, au contraire, elle repensait à ses vacances au bord de l'océan avec joie. Mais quand ses parents s'étaient quittés alors que Norma avait dans les vingt-cinq ans, tout avait basculé, et pour diverses raisons, explicables ou non, le temps s'était écoulé sans que l'occasion ne se présente.

Elle se souvenait des premières vacances qu'ils y avaient passées. Elle n'avait que six ans. Une vieille maison en bois pleine de coins et de recoins, presque une de ces villas de style chalet suisse de l'époque romantique. Apparemment, ç'avait autrefois été une espèce de métairie, une exploitation faite de prés carrés, de parcelles d'arbres fruitiers et d'arbrisseaux chargés de baies. À une époque, les terres cultivées avaient formé un majestueux ensemble

fertile et florifère, aux rangs bien entretenus, mais cet été-là, se souvenait-elle, les plantations étaient abandonnées aux éléments depuis belle lurette, les champs étaient en friche, seules les mauvaises herbes et des pommes de terre oubliées envoyaient leurs pousses dans les plates-bandes, et les ormes qui encadraient la propriété semblaient n'apporter désormais que de l'ombre là où ils avaient opportunément filtré le soleil.

Pourtant, son père ne doutait pas de sa capacité à remettre la maison en état, quand bien même il devrait s'en charger seul. Et quand Norma et sa mère étaient enfin venues constater les améliorations, il les avait accueillies sur le quai. Norma se souvenait qu'il avait traversé la route en courant depuis le bureau de tabac, elle se souvenait qu'il portait un pantalon ample en velours bleu couvert de taches de peinture, mais que son T-shirt blanc était immaculé. Sa mère avait agité la main. Son père avait levé la sienne. Il les avait prises dans ses bras, sa pipe de bruyère pendue au coin de sa bouche. En arrière-plan, comme un décor : le hameau de maisons en bois serrées sur le flanc de la large colline, comme des mammifères marins assoupis au soleil.

Depuis la fenêtre de la salle de petit déjeuner où elle attendait, Norma avait vue sur un parc morne. Une vieille femme voûtée se promenait avec un arrosoir. Elle lui rappelait sa mère. Tiens, voilà maman, se dit Norma, son épuisement décupla, et n'avait toujours pas lâché prise lorsqu'elle embarqua

sur le ferry, peu après. Elle voulait s'asseoir, mais avec tout ce monde, il n'y avait aucune place qui lui convienne. Elle se mit à la proue du navire. Elle voulait appeler Edith pour s'enquérir si elle se sentait bien chez Jonathan, chez son père, mais fut distraite par le jeu d'ombres sur le pont de la rambarde blanche ensoleillée. L'air vibré entre les barreaux. Ils étaient comme de tristes prémonitions, ces miroitements vifs sur les vagues. Edith allait bien, évidemment. Elle adorait passer du temps avec son père.

Norma percevait les moindres détails : les pavillons qui battaient au vent, le chatoiement de la timonerie, l'emballage d'esquimaux que quelqu'un avait négligemment glissé derrière la caisse de gilets de sauvetage. Et la traversée avait beau ne durer qu'une demi-heure, elle s'impatienta. C'était peut-être la chaleur. Déjà mi-mai, elle oppressait, en juin, elle était maintenant presque insoutenable. Quand elle s'était réveillée à six heures et des poussières, à la pension de famille, le thermomètre affichait vingt degrés. Elle n'avait pas eu la force de manger, tout la rebutait. Ça ne lui ressemblait pas. Elle avait l'habitude de se lever tôt, elle avalait toujours un petit quelque chose, ne serait-ce qu'un quignon de pain beurré ou une pomme sur le pouce.

Son corps lui paraissait creux dans les ballottements du pont. Elle porta sa main en visière. Ses doigts avaient une odeur de métal, comme si, sans s'en apercevoir, elle s'était blessée et saignait. Mais elle ne trouva ni plaie ni coupure. C'était sa peau

qui sentait le fer, un parfum douceâtre. Ce devait être le bastingage ; oui, sans doute. À plusieurs endroits, la rouille exsudait un brun inquiétant au niveau des soudures des montants.

Un garçonnet la dévisageait. Il s'accrochait au bras de sa mère, s'y suspendait de tout son poids. Norma lui fit un signe de tête, mais il resta imperturbable. Sa mère était occupée à régler la bandoulière de son sac. La tâche semblait ardue avec une seule main libre. Le garçon se balançait comme un singe à son bras. Finalement, la mère abandonna. Elle le tira vers elle d'un coup sec. Qu'est-ce qu'il fabriquait, enfin ? Le garçon fut visiblement décontenancé lorsqu'il comprit qu'on exigeait de lui une explication. Mais l'agacement de sa mère fut de courte durée. Dès qu'elle put arranger sa bandoulière, elle lui caressa la tête et il tourna le dos à Norma.

Enfin, au terme d'une traversée par mer calme, le ferry approcha du port. Les hélices firent mousser l'eau, le navire ralentit et la proue heurta doucement la rangée de pneus de voiture le long du quai.

Norma avait à peine débarqué qu'un type traînant une valise à roulettes violette la bouscula. Il se retourna, mais ne s'excusa pas, lui lançant au contraire un regard fâché. Elle lui fit signe d'avancer. Ça allait, dit-elle. Il haussa les épaules et poursuivit son excursion de l'autre côté de la route.

Ils étaient convenus avec son père qu'elle attendrait sur le quai, devant le kiosque à journaux. On viendrait l'y chercher dans une Lancia rouge.

C'est ce qu'il avait dit : on viendrait l'y chercher dans une Lancia rouge. N'étant plus aussi alerte qu'avant, avait-il expliqué, il ne pouvait pas venir à sa rencontre lui-même. Mais il avait hâte de la revoir, cela faisait bien trop longtemps. Pourquoi en allait-il ainsi ? Il lui avait carrément posé la question au téléphone. Nous vivons si isolés l'un de l'autre. Norma s'était abstenue de répondre. Qu'était-elle censée dire ? Les mots étaient des bulles d'air dans un jeu de l'esprit. Toutes ces choses qui n'avaient jamais le temps de devenir vraies...

Point de voiture rouge. Elle vérifia l'heure. Devait-elle s'armer de patience ou téléphoner pour se renseigner ? Elle décida d'attendre quelques minutes.

Dans l'intervalle, une sauterelle atterrit sur sa chaussure. Elle se baissa pour l'examiner. Et comme par intuition, toujours dans cette position recroquevillée, elle leva le regard. Sur la hauteur, derrière le hameau, ce pittoresque groupe de maisons, elle aperçut un cavalier. Car c'était bien quelqu'un à cheval, non ? Elle se redressa et observa la silhouette entre ses cils, s'efforça de déterminer si la vision était réelle ou un simple mirage. Bien sûr que c'était quelqu'un à cheval. Quelqu'un à cheval sous la frondaison d'un arbre penché. Un jeu d'ombres d'ébène sur la crête de la colline.

**QUI ÉTAIT
LE CAVALIER MASQUÉ ?**

En définitive, ce fut son père qui vint la chercher. Sa Volvo poussiéreuse grimpa à moitié sur le trottoir, la vitre s'abaissa. Norma leva la main en salut. Torsten ouvrit sa portière, sortit. Il l'embrassa sur les deux joues, lança son sac sur la banquette arrière. N'avait-elle pas d'autres bagages ? Tel un garçon de ferme empressé, il se précipita de l'autre côté de la voiture pour lui ouvrir la portière passager. Toute gêne se dissipa bien plus vite que Norma n'avait osé l'espérer. Torsten paraissait proprement enjoué et il avait la vivacité d'un jeune homme.

Installés dans la voiture, ils restèrent à se regarder, d'abord sans un mot, puis Torsten posa enfin la main sur l'épaule de Norma et s'enquit d'elle et d'Edith, voulut savoir si tout allait bien. Et le théâtre, s'y passait-il des choses intéressantes en ce moment ? Norma raconta qu'Edith était chez Jonathan, et qu'au théâtre, les représentations de *Mitsou* de Colette venaient de se terminer ; on lui avait proposé en Suède de jouer dans *Une chambre à soi*. Torsten hocha la tête d'un air approbateur ou

ironique, Norma n'était vraiment pas sûre. Virginia Woolf, dit-il. N'était-ce pas Nathalie Sarraute qui trouvait Virginia Woolf naïve ? Ou avait-elle employé le terme « puérule » ? Quoi qu'il en soit, Sarraute avait mis en doute le jugement de Woolf, mais d'une façon aimante et respectueuse, bien sûr. Norma répondit qu'elle avait refusé le rôle. Je crois en fait que le mot employé par Sarraute était « crédule », poursuivit Torsten, d'un ton légèrement pontifiant, ce qui indéniablement n'est pas la même chose. C'est presque beau, cette confiance absolue dans le roman qu'avait Woolf. Norma songea que ç'avait toujours été comme ça avec son père. Il tirait des lignes d'argumentation d'une extrémité apparemment incontestable à une conclusion tout autre et relativement pragmatique. Quand elle était jeune, à l'époque où elle vivait plus près de lui, Norma s'était souvent prise à le dévisager, le menton dans la main, alors qu'il partait dans ses oscillations du catégorique à l'approximatif. C'était un homme qui se modérait avec autant de force qu'il affirmait l'irréfutabilité d'une chose.

Elle demanda à son père s'il était malade. Non, il n'était pas malade. Il se maintenait en bonne santé. Pourquoi cette question ? Norma lui rappela ce qu'il avait dit au téléphone, qu'étant mal en point, il ne pouvait pas venir la chercher. Ah ça, oui, non, non, c'étaient de simples raisons pratiques, dit-il. Et puis il se trouvait que la voisine avait des courses à faire en ville, alors elle avait proposé de passer

prendre Norma sur sa lancée. Mais tout cela n'avait plus d'importance, dit-il.

Appelaient-ils vraiment « ville » ce grappillon de maisons près du petit embarcadère ? demanda Norma. Et Torsten de lui expliquer aussitôt qu'il y avait sur l'île des gens qui ne se rendaient sur le continent qu'une ou deux fois par an. Pour les achats de Noël et en cas d'hospitalisation. L'île était leur monde et l'embarcadère, leur ville.

Torsten regarda dans son rétroviseur, démarra et s'engagea sur la route. Ta mère avait ce penchant instinctif, dit-il. Norma ne comprit pas ce qu'il entendait par là. J'aurais tant voulu la revoir, dit-il. La dernière fois qu'elle est venue ici, c'était l'été, l'été pour nous deux. Norma posa la main sur son épaule. Son corps était chaud et sec. J'ai vu un cavalier aujourd'hui, dit-elle. Torsten resta dans l'expectative. Sur la colline, ajouta-t-elle. Je suis passablement sûre que c'était une femme. Une cavalière, dit Torsten, d'accord. Et puis il posa une question hors sujet. Il demanda à Norma quel âge elle avait. Bientôt trente-sept ans, dit-elle. Torsten s'excusa. Il aurait dû connaître l'âge de sa propre fille. Il coulait vers elle des œillades rapides, comme pour jauger le sentiment qui pouvait éventuellement l'animer. Et Norma lança plus ou moins en catimini un regard vers son père. Son visage résolu, elle le voyait ainsi, résolu et ingénu à la fois, et assise là sur son siège, elle trouva cela exaspérant, à tout le moins un petit peu pénible. Sitôt qu'elle eut pensé cela, un épisode lui revint à l'esprit, une

scène observée quand elle était gamine, rien, en fait. Sa mère et son père dans le jardin. Son père allongé sur le dos dans l'herbe avec un fond de vin rouge dans un verre de cuisine, sa mère se balançant mollement dans le hamac. Son père pivota sur le ventre, versa le dépôt de son verre dans ses mains et frotta ses paumes l'une contre l'autre. Norma se souvenait qu'il avait déclaré que ça sentait les baies sombres. Il fit signe à sa mère de le rejoindre, et ils restèrent allongés ainsi pendant quelque temps, côte à côte. Ni l'un ni l'autre ne parlait, ou alors c'était si bas que Norma n'en saisissait rien.

Norma fut interrompue dans sa rêverie. Torsten quittait la route principale. La voiture roula sur le gravier, remonta l'allée qui menait à la maison. Rien n'était reconnaissable. Norma en fut surprise. Au fil de toutes ces années écoulées, les ramures des arbres s'étaient rejointes. Un toit enchevêtré. Un couloir de branches et de feuilles. Les ombres ruiselantes sur le visage de son père lui donnaient l'air frêle et évidé. On a à peine échangé un mot depuis les funérailles, fit-il. Il parlait sur le ton de la confiance. Norma resta silencieuse. Qu'était-elle censée dire ? Que même après une bonne nuit de sommeil et sans avoir pour ainsi dire accompli la moindre tâche, elle se sentait fatiguée ? Elle n'avait pas la force de parler de ces choses si longtemps tues. Cela semblait tellement vain de se laisser entraîner dans ce sillage diffus et vulnérable que laissaient les émotions non exprimées. Qui donc souhaitait être plongé dans des choses pareilles ? Ce qui avait

été négligé le resterait. Et malgré l'aimable intérêt de son père, Norma ne parvint pas à se livrer à ce qui se profilait comme des aveux faibles et complaisants. Mais elle eut alors une pensée surprenante : totalement hors de propos, elle se souvint de son père racontant un jour que le vermeil qui colorait les pierres de la descente après l'étang était de même nature que le sang qui avait cascadé de la vache blessée qu'elle avait vue la veille dans une ferme de l'ouest de l'île. Son père la regarda, déclara qu'elle avait bonne mine. Tu sais, dit-il, il est souvent plus compliqué de choisir entre deux biens qu'entre deux maux. Norma lui demanda ce qu'il entendait par là. Il se contenta d'un haussement d'épaules. Il ne savait pas. Mais, dit-il, ta mère aurait écouté comme tu écoutes maintenant.

**DANS UN CHÂTEAU
APRÈS UNE LONGUE JOURNÉE
DE VOYAGE**

Le repas que Torsten concocta en fouettant des œufs avec des fines herbes du jardin fut suivi d'une conversation, ou plutôt d'un soliloque, dans lequel il traça des liens pas tout à fait compréhensibles entre un monologue de Beckett et la nouvelle de Strindberg *Taklagsöl*, *La fête de mise hors d'eau*. Norma prétendait écouter tout en commençant à débarrasser le couvert.

La cuisine était mal agencée et débordait de toutes sortes d'objets. Des livres et des magazines jaunis étaient empilés par terre contre les placards, un sabre terni prenait la lumière sur l'appui de la fenêtre, et de vieilles reproductions et planches étaient délicatement repoussées sur un côté de la table en formica défraîchie. Une peinture à l'huile craquelée, un petit intérieur de forêt, était placée derrière le grille-pain et, en équilibre douteux sur le dessus du réfrigérateur, se juxtaient des clubs de golf et deux paires de gants de boxe.

Torsten se leva, lui aussi. Il pointa le doigt vers un oiseau qui nettoyait ses plumes sur une avancée

du mur protégeant les arbres fruitiers penchés. Regarde, il s'envole, dit-il. Mais l'oiseau ne s'envolait pas, il bondissait vers l'herbe, et se mit à tirer énergiquement sur ce qui ressemblait à un orvet.

Torsten se tourna vers Norma. Je suis navré que ce soit devenu si hoquetant entre nous, dit-il. Qu'elle lui pardonne ses excentricités, tout cela était teinté de nervosité. Norma lui fit signe d'arrêter. C'était sans importance. Elle remarqua que son alliance avait perdu son éclat. Qu'il la porte toujours la surprenait. Et sa vieille montre Casio au verre rayé, mat. Enfant, elle lisait les inscriptions, ces mots mystérieux : Alarm Chrono, Electro Luminescence, Illuminator. Chaque fois, elle voulait impérativement savoir ce que tout cela signifiait, cette langue fonctionnelle si directement associée à la lumière, aux couleurs, au temps. Le voilà qui était ici, son père, avec son alliance et sa montre, et rien n'était entièrement compréhensible. C'eût été si bien de lui demander de nouveau ce que tout cela signifiait, mais ce n'eût été qu'un jeu. Torsten la regarda comme s'il comprenait à quoi elle pensait, quels souvenirs l'animaient, quels aveux elle se faisait. Il murmura que parler, même d'événements depuis longtemps passés, revenait avant tout à s'engager dans l'obscurité – pas l'obscurité en tant qu'abstraction ni phénomène impénétrable, non, plutôt à l'image d'une maison sombre : on connaît la place de tout, et cependant on avance à tâtons. Norma posa la main sur sa joue. Sa repousse de barbe drue était râpeuse. Elle

songea, non sans tendresse, que les excuses qu'il lui présentait relevaient d'une forme d'altération de sa personnalité, quelque chose qu'il souhaiterait sans doute lui voir vite oublier. Elle le remercia pour le repas et monta au premier, à la chambre préparée à son intention. C'était une pièce lumineuse tapissée de papier peint fleuri. Une commode simple contre le mur à côté de la fenêtre. Un crucifix et deux reproductions des célèbres paysans flamands de Brueghel l'Ancien au-dessus du lit. Dieu seul sait comment elles s'étaient retrouvées là. Cela ne ressemblait pas à son père de se livrer à ce genre d'ornementations populaires. Elles apportaient néanmoins une touche agréable à la chambre. Les motifs de chasseurs dans la neige et de noces paysannes ouvraient les portes de l'imagination, invitaient à s'investir dans la narration, quand, avec ses meubles en bois patinés, la pièce même invitait au repos, indéniablement.

De la fenêtre, Norma avait vue sur l'ancien potager où continuaient de pousser des fines herbes, des légumes, des pommes de terre, pêle-mêle. Au nord, un bosquet de feuillus offrait sa protection là où s'étirait la côte de falaises et, plus à l'ouest, au-delà des buttes et des rochers, brasillait le miroir de la mer.

Elle s'assit au bord du lit, rebondit un peu sur le matelas comme quand elle était petite pour vérifier qu'il était assez ferme, assez moelleux. Elle se laissa tomber en arrière, toujours comme une enfant, et resta les yeux au plafond. Toutes ces habitudes

qu'elle avait avant de s'endormir... Il n'était pas rare qu'elle invente alors des phrases rocambolesques : « La luge valsait allègrement derrière la fillette » ; ou : « J'ai rêvé que je n'arrivais pas à dormir. » Parfois, ces phrases étaient de petits poèmes. « Il y avait en Chine une muraille, elle était si longue, elle sinuait comme un serpent. Elle n'est plus là à présent. Elle s'est écroulée depuis longtemps. Désormais, il n'y a plus rien. » Enfin. Norma resta couchée ainsi, à cogiter, une enfant en travers du lit. Elle réfléchissait à son nom, à tous les noms qu'on échangeait, partageait, passait au fil des générations. Comme celui de sa mère, Edith, et de sa fille, Edith. C'était assez réjouissant. Ils étaient semblables à ces pièces de monnaie sans valeur qu'on couve et collectionne. Et dans son état alanguï, elle se figura que Dieu aussi n'était qu'un nom. L'observation resta fugace, indistincte, guère plus qu'une intuition. Car qu'était Dieu ? Probablement une conjecture ou une invention, une existence qui ne survenait que dans son imagination. Que dirait son père de telles méditations ? Que c'était typiquement elle. Qu'elle était réservée et audacieuse en même temps. Mais pourquoi devait-il, à la vie à la mort, envisager la réserve et l'audace comme contradictoires ? Lui qui avait un jour déclaré que le sentiment d'étrangeté n'était qu'une fuite devant le travail.

Norma songea que parler de sa foi, c'était lâcher un bijou précieux dans un hachoir de cuisine. Tenter de l'expliquer prenait presque les atours

d'une menace. Eût-elle été plus confiante, oui, confiante en général, la situation aurait probablement été différente. Pourquoi ? Parce qu'alors elle n'aurait rien eu à perdre ? Mais il en allait autrement de sa fille, sa fillette de huit ans. Edith voulait savoir. Edith croyait fermement que la nature, le monde, l'espace étaient créés, créés dans le sens fabriqués, semblait-il, comme les choses dont on s'entourait : une rue de banlieue, une boîte d'allumettes et un ballon de football, une figurine de manga en plastique, un robinet de cuisine qui ne cessait jamais de goutter. Sa fille entendait découvrir toutes sortes de choses, surtout les grandes, les élaborées, que Norma avait le sentiment d'anéantir dès lors qu'elle tentait de formuler une réponse. Sa fille interrogeait, questionnait, fouinait, et le matin, souvent quand elles étaient pressées, elle voulait entendre parler des serpents dans la forêt et des chauves-souris dans les sapins de la colline. C'était devenu une habitude, une forme de communication intime. Norma engloutissait son café en pointant le doigt sur sa montre et, du mieux qu'elle pouvait, elle essayait d'expliquer à la fillette ce qu'elle voulait savoir. Edith avait rarement la notion du temps qui passait. Elle prenait ses aises comme si elle n'avait rien d'autre à faire que récolter des renseignements, et dans cette confusion ordinaire, il n'était pas rare que Norma finisse par devoir poser l'index sur la bouche de sa fille pour lui faire comprendre que là, elles allaient toutes les deux arriver en retard. L'enfant avait grandi ainsi,

tout comme Norma avait grandi à la lumière de cette enfant. Lentement, une autre conscience avait émergé en Norma, une appartenance libératrice, mais en même temps pleine d'obligations, d'exigences, d'angoisses. Même en plein milieu du travail familial, au théâtre, chaque geste semblait précis et pondéré, surtout lorsque Edith l'accompagnait. Qu'il s'agisse des joies exaltées des répétitions ou du bonheur des représentations, Norma ressentait que toute chose petite ou grande qu'elle avait à entreprendre sur scène était une démonstration adressée à sa fille ; c'était comme dire qu'il s'agissait là de circonstances qu'elles partageaient, d'expériences les englobant toutes deux.

Norma se tourna sur le lit, resta à plat ventre, le visage vers la fenêtre. Un oiseau, une grive, peut-être était-ce l'oiseau sur lequel son père venait d'attirer son attention, paradait et sautillait sur le rebord de la fenêtre. Une ou deux fois, il heurta la vitre en déployant ses ailes. Norma pensa à Jonathan. Elle allait supporter. Elle allait mettre cela derrière elle. Ce qu'ils avaient. Ce qu'ils n'avaient plus ensemble. Ce qu'ils n'avaient plus n'en demeurait pas moins un bruissement dans ses oreilles. Norma pensa : je me demande combien de temps je vais pouvoir être dans cet état. Ce demi-sommeil, les yeux presque fermés. C'était s'abandonner à une caresse, une caresse toujours gênante.

**OBSERVATIONS
APRÈS LE PASSAGE
D'UN CORTÈGE FUNÈBRE**

Sous la douche, du shampoing dans les cheveux, les yeux qui piquaient, Norma repensa soudain à un épisode. C'était le jour où Jonathan et elle avaient décidé de se séparer, une semaine seulement après l'enterrement de sa mère. Elle était en route pour le théâtre, en retard. Et puis, inopinément, elle s'arrêta à un passage piéton. Le vert passa au rouge puis au vert, sans réaction de sa part. Les gens jouaient des coudes, et un jeune homme se tourna, s'inquiéta pour elle. Comme elle ne répondait pas, il haussa les épaules et passa son chemin.

Devant le mur du cimetière, de l'autre côté de la rue, s'étirait une longue file de voitures garées. C'est ce spectacle qui l'avait déstabilisée. Elle grelottait, et toutes sortes de pensées tristes la submergèrent. D'un seul coup tout pouvait prendre fin, c'était ce truisme qui lui était rappelé. Il y avait un avant et autre chose ensuite qui s'ouvrait, cela n'avait rien d'exceptionnel, c'était toujours comme ça dans la vie. Cette fois, cependant, on aurait dit

que quelqu'un venait de se taire, subitement, après avoir parlé fort quelques instants plus tôt, et, parce que le naturel de la chose, son évidence, étaient assésés si durement, ce silence parfait, loin d'être salubre, était plein de confusion, saturé de perplexité. À moins que ce n'ait été l'inverse – un calcul en apparence simple devenu soudain insondable, impossible à résoudre. Quoi qu'il en soit, lorsque finalement, presque délirante, elle traversa la rue, ce fut comme s'arracher à une étreinte non désirée.

Le convoi funèbre quittait le cimetière. Les gens franchissaient le portail en petits groupes. Et encore une fois, Norma s'arrêta pour observer la procession. Les endeuillés passèrent juste à côté de l'endroit où elle se tenait. Elle scruta leurs visages. Elle les scruta le plus ouvertement du monde. Ils étaient si semblables dans leur chagrin : la femme âgée avec sa béquille et le garçonnet avec son pansement bleu au-dessus du sourcil – ils se ressemblaient dans leur insuffisance. On se serra la main, on s'embrassa, et sur des chuchotements polis et un ou deux sanglots, la cérémonie se conclut.

Norma s'apprêtait à se détourner et à repartir lorsqu'elle aperçut l'une des personnes âgées du cortège, un homme qui, d'un pas mal assuré, mais pressé, repassait le portail. On aurait dit que quelqu'un l'appelait, et il ne s'arrêta qu'en heurtant le mur. Il y resta, le front plaqué contre la brique grossière. Une femme plus jeune s'empressa de le rejoindre. Elle lui parla calmement, lui prit la main

et l'accompagna vers l'une des voitures. Portant un mouchoir à son front, il prononça quelques paroles inaudibles, hocha la tête avec affectation. Une tentative penaude d'excuser sa lubie. Le coton blanc était maculé de sang.